

Je parle une autre langue : qui suis-je ?
Pérégrinations linguistiques et identitaires
dans *L'ignorance* de Milan Kundera

JOLANTA RACHWALSKA VON REJCHWALD
Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin (Pologne)

Abstract

The subject of this article is to examine relationships between the experience of emigration and the use of both native and foreign languages in the novel, *L'ignorance*, by Kundera. The author presents the emigrants returning to their native land after years. It is a return not just to long-unseen people and places but also to their language. Kundera stresses that this return is accompanied by an all-embracing feeling of alienation, which also refers to the native language, which, on the one hand, begins to sound strange, but on the other, gives a sense of community and proximity. Returnees from emigration reach for this language in borderline situations: confessions of love, emotional turmoil, and the use of profanity. It seems to be that the mother tongue, although perceived as alien due to the passage of time, is still the only one that enables close contact with the mystery of their identity and more broadly with the essence of human language.

Key words: emigration, return, native language, stranger, Kundera.

Resumen

El objetivo de este artículo ha sido analizar las relaciones entre la experiencia del exilio y el uso de la lengua materna y la ajena en la novela de Kundera *L'ignorance*. El autor presenta a los emigrantes que tras años vuelven a su país. Retornan no solo a sus gentes y a sus lugares sino también a su lengua materna que por un lado suena como un idioma ajeno, pero por otro, trae la sensación de comunidad y proximidad. Los retornados recurren instintivamente a su lengua materna en situaciones límite: declaraciones amorosas, turbaciones emocionales, uso de vulgarismos. Al parecer, su lengua materna, sentida como ajena a causa del paso del tiempo, les permite entrar en íntimo contacto con el misterio de su identidad y, más generalmente, con la esencia de la lengua humana.

Palabras clave: emigración; retorno; lengua materna; el otro; Kundera.

1. Introduction

Paul Ricoeur, réfléchissant sur la phénoménologie du temps humain, décrit un moment singulier dans la vie de l'homme qu'il appelle un « moment axial »¹. Il s'agit d'un événement capable de renverser le cours des choses. Le moment axial reconfigure la perception de tous les autres moments de vie, instaurant un avant et un après et devenant un point de référence sur l'axe du temps.

Dans la vie et l'œuvre de Kundera, écrivain tchèque, né en 1929, c'est l'émigration, comprise comme *confrontation* avec un autre pays, une autre culture et surtout une autre langue qui devient ce moment axial qui scinde son temps en deux parties : « [...] au milieu de ma vie, ma femme et moi avons émigré en France. Cet événement est le plus décisif de toute mon existence, il est la clé de ma vie comme de mon travail »². Après

1 RICŒUR Paul, *Temps et récit*, III, Paris, Le Seuil, 1985, p. 159.

2 « Milan Kundera, gardien des lettres tchèques », *Le Monde* [en ligne], 28.08.2009, <http://lemonde.fr>

l'invasion de la Tchécoslovaquie par les forces du Pacte de Varsovie, le 21 août 1968, Kundera s'est exilé en France et il a cessé d'écrire pour six ans ; à partir de 1981, il est revenu à la littérature pour n'écrire qu'en français. Cependant, ce moment axial de l'émigration a été vécu par lui comme un moment à fort potentiel formateur dont les traces sont consignées dans les plus grands romans de Kundera qui abordent l'émigration sous un angle de l'altérité culturelle et langagière.

Il est d'usage de mener la réflexion sur l'émigration en mettant en avant la perspective géographique et/ou territoriale qui semble évidente. Mais l'émigration est-elle appréhendable uniquement par ce biais là ? À regarder de plus près, on se rend compte que le changement d'espace géographique, qu'implique l'émigration, entraîne l'inévitable confrontation avec l'Autre, ancré dans son contexte : culturel et langagier. J. Kristeva, philosophe et écrivaine française d'origine bulgare a vécu cette expérience et en témoigne : « Immédiatement, mais aussi fondamentalement, l'étranger se distingue de celui qui ne l'est pas parce qu'il parle une autre langue. Puisque l'être humain est un être parlant, il parle naturellement la langue des siens : langue maternelle, langue de son groupe, langue nationale »³. Mais quand on a quitté son pays d'origine et quand on commence à parler une autre langue, est-on toujours la même personne ? Qui suis-je ?

Cette question, empruntée à M. Dib⁴, nous sert, d'abord, de citation *pré-texte* pour devenir ensuite notre leitmotiv pour parler de l'intrication entre langue et identité des hommes marqués par l'émigration. Jusqu'à quel point la langue qu'on parle et par laquelle transite notre façon d'être au monde, nous définit-elle en tant qu'individus ? Notre propos sera basé sur le roman *L'ignorance* de Kundera, exilé en France en 1975, qui n'a jamais durablement retourné à son pays natal, et qui s'exprime dans une langue qui n'est pas la sienne.

Ce que nous avons dit, en introduction, sur la dimension géographique et linguistique de l'émigration, nous oriente vers un modèle ana-

3 KRISTEVA Julia, *L'avenir d'une révolte*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 61.

4 Le texte VII dans la partie *Le retour d'Abraham* s'ouvre ainsi : « Je parle une autre langue : qui suis-je ? », DIB Mohammed, *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998.

lytique basée sur une opposition spatiale : « Là vs Ici », doublée par une opposition entre langue d'origine et langue d'accueil⁵. Pourtant, cette grille rudimentaire n'est pas opératoire pour appréhender la totalité de la constellation sémantique de ce roman, car Kundera se plaît à dé/re/construire les idées reçues sur l'émigration qui, selon lui, entravent la compréhension aussi bien de l'émigration que du retour. Comme toujours chez Kundera, il faut se méfier des oppositions prêt-à-penser qui, sous sa plume, prennent de l'épaisseur. Or, il s'avère que le qualificatif « autre » n'est pas seulement à appréhender comme synonyme du terme « étranger », mais il peut se référer à son propre pays et la langue d'origine.

L'ignorance de Kundera est axé sur le thème du retour de l'émigration. Dans ce roman, Kundera suit, simultanément, les pérégrinations existentielles et identitaires de deux émigrés tchèques, Irena et Josef, ayant fui leur pays en 1969. Vingt ans plus tard, ils entreprennent le « Grand Retour » (K,159) au pays. Tandis qu'Irena a émigré à Paris, Josef a refait sa vie au Danemark. Ce personnel romanesque fournit à Kundera de la matière qui lui permet d'interroger le processus d'aliénation au cours duquel les phénomènes auparavant proches deviennent, aux émigrants qui reviennent, étrangers, à cause d'une longue absence. Le retour au pays natal après vingt ans rend ce pays, aux yeux du revenant, tout autre, comme autre devient la langue d'origine qui leur oppose son inquiétante étrangeté : « [...] mais ce qui est pire, c'est la douleur de l'aliénation ; [...] : le processus durant lequel ce qui nous a été proche est devenu étranger. [...] Seul le retour au pays natal après une longue absence peut dévoiler l'étrangeté substantielle du monde et de l'existence » (K,115)⁶.

Ce passage dévoile la complexité du roman kunderien qui met à nu l'insuffisance de simples oppositions binaires. Il nous force à adopter une logique différente, non pas celle qui oppose langue d'origine et langue d'accueil, mais celle qui opère entre deux manières de percevoir la langue

5 Langue d'origine et langue d'accueil ou langue source et langue cible : nous empruntons cette terminologie à LUDI Georges, PY Bernard, *Etre bilingue*, Bern, P. Lang, 2002.

6 KUNDERA Milan, *L'ignorance*, Paris, Gallimard, 2005. Les références à ce texte seront désignées à l'aide du sigle K, suivi du numéro de la page.

source, séparées par le moment axial, celles d'avant le départ et celle d'après le retour. Comme il sera démontré dans nos analyses, l'impact de l'épisode migratoire semble décisif, en contribuant à percevoir la langue d'origine comme étrangère. C'est donc au micmac dialectique entre langue d'origine perçue par les émigrants au départ et au retour que nous consacrons cette étude.

2. Langue et conquête d'identité : lignes de force

Chez Kundera, l'apprentissage de la langue d'accueil entretient un lien étroit avec la construction identitaire, induisant sa transformation : « La situation d'apprentissage d'une langue étrangère est particulière dans la mesure où elle suppose la mobilisation d'investissements du sujet qui modifieront son propre rapport au monde. Apprendre une langue en ce sens est devenir autre »⁷. Irena, après son arrivée en France, s'est mise au français, sa langue d'accueil. Cependant, après la mort de son mari, elle est devenue une orpheline langagière, car elle n'avait plus personne avec qui parler tchèque. Ses filles, grandissant en France, ne voulaient pas « perdre leur temps avec une langue si évidemment inutile » (K,111). Face à ce refus de la langue natale, elle a adopté le français qui lui a permis sa mue identitaire, car « [...] la nouvelle langue est prétexte à renaissance : nouvelle identité, nouvel espoir »⁸.

Il y a lieu de préciser que ses années parisiennes étaient pour elle les plus difficiles dans sa vie, car, après la mort précoce de son mari, elle a été obligée de lutter pour subvenir aux besoins de ses deux filles dans un pays étranger. Mais, paradoxalement, elles étaient aussi les plus heureuses, car elle a eu le sentiment d'avoir prise sur sa vie et de se reconquérir en tant qu'un individu. Dans ce contexte, le français, cette autre langue, est devenue sa langue salvatrice qui l'a aidée à entériner l'ancienne Irena, cet être

7 ANDERSON Patrick, *La didactique des langues à l'épreuve du sujet*, Besançon, Les PUF, 1999, p. 256.

8 KRISTEVA Irena, *op. cit.* p. 62.

sans voix ni volonté, complexée et soumise. Chez Kundera, le choix de langue devient révélateur des rapports de force en action entre les gens. Or, considérant le français comme sa seule langue, Irena l'a imposée à Gustaf, son compagnon danois, rencontré après la mort de son mari, qui parlait très peu le français. Or, cette distribution des langues devient vecteur de domination au sein de leur couple :

[...] c'est elle qui dans leur couple était la meneuse de la parole ; elle s'enivrait de sa propre éloquence : mon Dieu, après si longtemps, elle pouvait enfin parler, parler et être écoutée ! Sa supériorité verbale avait équilibré leur rapport de forces : elle dépendait entièrement de lui, mais dans leurs conversations, elle le dominait et l'entraînait dans son monde à elle (K,112).

Étant donné que « la parole peut ainsi être envisagée comme un acte moteur »⁹, ce passage met en relief le pouvoir performatif de la parole qui, en tant que geste phonatoire, est capable de promouvoir les métamorphoses identitaires. Cependant, dès leur retour à Prague, les rapports de force ont changé entre eux, car Gustaf, qui « se sentait las de cette langue qu'il jugeait prétentieuse et peu pratique » (K,29), s'est soustrait de la dictature du français, imposée par Irena, et est revenu à son anglais. Irena voulait s'y opposer, mais elle

finit par capituler ; leurs rapports s'inversèrent : à Paris, Gustaf avait écouté attentivement Irena assoiffée de sa propre parole ; à Prague, c'est lui qui devint parleur, grand parleur, long parleur. Connaissant mal l'anglais, Irena ne comprenait qu'à moitié ce qu'il disait, et comme elle n'avait pas envie de faire d'efforts, elle l'écoutait peu et lui parlait encore moins. (K,111).

Le fait d'être acculée à l'impossibilité de communiquer en tchèque faisait qu'elle « devenait une étrangère qui se taisait » (K,111), et se sentait comme « immigrée dans son propre couple » (K,157). Son mutisme

9 FERVEUR Christophe, ATTIGUI Patricia, « Origines de la voix, voix des origines. Éléments de réflexion pour une métapsychologie de la phonation », *Champ psychosomatique*, n°48, 2007, pp. 23-51, [en ligne] <http://cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2007>.

semble une reminiscence de son attitude de soumission, d'avant l'émigration, à l'égard de sa mère. On sait que souvent : « L'exposition à la langue maternelle renoue avec ce qui s'est passé dans l'enfance »¹⁰ : or, le retour à Prague exerce sur elle un impact régressif, dont témoigne la résurgence de son ancienne posture de dominée. Avant d'émigrer, elle était jouet de la volonté des autres : soit de sa mère autoritaire soit de son mari qui, poursuivi par les communistes, l'a obligée à émigrer. Or, le français n'est pas seulement pour elle une langue d'accueil, mais elle la considère comme sa seconde langue maternelle, voire la langue de sa transformation : « [...] parler une autre langue provoque des transformations chez le sujet lui-même. Parler une autre langue, c'est faire la découverte et éprouver que l'on a une autre voix que celle que l'on a dans sa langue, dite maternelle [...] »¹¹.

3. Espaces sensibles : langue du désir, désir dans la langue

Parallèlement aux pérégrinations spatiales, Kundera décrit « les trajectoires orales »¹², vocales et, en général, sonores, de ses personnages revenant de l'émigration. Nous avons déjà insisté sur le fait que les émigrés, après le retour, sont choqués par l'étrangeté que produit sur eux la langue natale. Il s'avère qu'au cours des premières retrouvailles avec leur langue, ils sont beaucoup plus sensibles aux qualités prosodiques, telles que la sonorité, l'intonation, le débit ou l'accent qu'à la valeur sémantique des énoncés entendus : le son prime sur le sens.

Josef, dès son retour, déambule dans la ville, essayant de l'appivoiser. Partout, il semble nager dans un flux sonore du tchèque, qui semble, après les années, ne pas être « une autre langue (au sens quantitatif du terme) »¹³, mais une langue autre, au sens qualitatif :

10 ANDERSON Patrick, GRELLIS Laseldi, « De la langue originaire à la langue de l'autre », *Études de linguistique appliquée*, n° 131, 2003, pp. 343-356, [en ligne] <http:// Cairn.info/revue-ela>

11 *Ibidem*.

12 CERTEAU DE Michel, *L'invention du quotidien. L'art de faire I*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 236.

13 COMTE DE SPONVILLE André, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, p. 75.

C'était la musique d'une langue inconnue. Que s'était-il passé avec le tchèque pendant ces deux pauvres décennies ? Était-ce l'accent qui avait changé ? [...] Jadis posé fermement sur la première syllabe, il s'était affaibli ; l'intonation en était comme désossée. La mélodie paraissait plus monotone qu'autrefois, traînante. Et le timbre ! Il était devenu plus nasal, ce qui donnait à la parole quelque chose de désagréablement blasé. Probablement, au cours des siècles, la musique de toutes les langues se transforme-t-elle imperceptiblement, mais celui qui revient après une longue absence en est déconcerté : penché au-dessus de son assiette, Joseph écoutait une langue inconnue dont il comprenait chaque mot (K, 66).

À certains moments, la langue d'origine, que les revenants commencent à reparler, abandonne sa fonction utilitaire, cesse être un outil de transaction dans les jeux sémantiques, s'écarte de l'économie du produire de l'utile pour devenir « un enchantement sonore » (K,237), attaché à un acte complètement gratuit de proférer, devenant une effusion sonore, une pure énonciation. Dans ce cas, les mots s'abstraient de leur sens pour devenir de purs sons, des bijoux vocaux. Ils parlent non pas pour communiquer, mais pour un pur plaisir phonatoire, juste « pour le bruit qu'ils feront dans sa bouche et dans ses oreilles » (K,237), car le sonore conduit au plaisir d'oralisation. On pourrait y voir un réflexe regressif, la recherche d'une réminiscence sonore de leur langue d'origine, une sorte de glossolalie infantile, comme s'ils plongeaient dans une mémoire sonore primitive de leur langue.

Cette jouissance élocutoire, mise en valeur par Kundera, frappe chez ces personnages plutôt réservés et peu expansifs. Après son retour, Josef rencontre son ami avec lequel il ne s'est pas vu depuis vingt ans. Cette rencontre révèle le rapport du revenant à sa langue maternelle. Mais avant, nous apprenons que le danois, sa langue d'adoption, bien qu'apprise, posait de grandes difficultés. Il y a lieu de se rappeler que « [...] le rapport à l'autre langue est d'abord sensoriel. La langue est premièrement étrangère par ses phonèmes [...] »¹⁴. Or, Josef, au Danemark, avait du mal à pronon-

14 ANDERSON Patrick, « La langue de l'autre: de son émergence possible », in LEBAUD D., (éd.), *D'une langue à l'autre*, Besançon, Les PUFC, 2005, pp. 317-332 (ici: p. 322).

cer ; il parlait comme si sa bouche ne voulait pas jouer le jeu des sonorités et cela le fatiguait. Par contre, le retour à son pays et la rencontre avec son ancien ami amène un grand changement. La prise de parole dans sa langue natale s'est avérée libératrice ; c'était comme une délivrance de l'effort d'être obligé quotidiennement à rouler dans sa bouche le vocable danois. Josef ressentait un vif plaisir à s'entendre parler et à réentendre sa propre voix prononcer le tchèque. Cela lui procurait une sensation euphorisante, car le tchèque lui caressait la bouche et coulait de sa gorge comme un continuum sonore, intarissable et gaie. Il vivait cela comme une effusion, un débordement jouissif, voire un désengorgement, comme si s'ouvrait, dans son corps, une écluse pour libérer une masse de parole retenue depuis longtemps :

Josef ressentit une irrépressible joie de parler. Ah, une joie si inattendue ! Pendant 20 ans il n'avait presque plus parlé tchèque. La conversation avec sa femme était facile, le danois s'étant transformé en leur sabir intime. Mais avec les autres, il était toujours conscient de choisir des mots, de construire une phrases, de surveiller son accent. [...] Maintenant, les mots sortaient tout seuls de sa bouche, sans qu'il ait besoin de les chercher, de les contrôler. Le tchèque n'était plus cette langue inconnue au timbre nasal qui l'avait étonné à l'hôtel de sa ville natale. Il la reconnaissait enfin, il la savourait. Avec elle, il se sentait léger [...]. Il parlait comme s'il volait et, pour la première fois de son séjour, il était heureux dans son pays et sentait que c'était le sien (K, 181).

Josef exulte de joie comme un homme de peine libre enfin de décharger le poids qu'il portait ; il est heureux à cause de ces retrouvailles fusionnelles avec sa propre langue, car ne pas pouvoir la pratiquer peut être appréhendable comme une forme particulière de solitude.

4. Langue d'origine aux limites du dicible

Nous avons déjà observé à quel point une banale prise de parole pouvait être euphorisante pour ceux qui reviennent après une longue absence dans leur pays. Mais, Kundera va plus loin, ou, plutôt, il descend plus profondément dans l'intimité de la langue maternelle. Il arrive que la langue

d'origine se voit détournée de sa fonction d'outil de communication, pour devenir un espace pour la voix, où l'énonciation « se détache de l'énoncé, trouble et parasite les syntaxes, et blesse ou fait jouir [...] »¹⁵. Ce rôle prouve à quel point l'acte de parler peut être jouissif, et procure un plaisir quasi sensuel, sachant que « La voix est l'entre-deux du corps et du langage »¹⁶. Kundera fait ressortir le rapport sensible entre la parole et l'oralité dans les moments liminaires, d'une grande intensité émotionnelle quand les personnages se créent un espace intime d'audition.

Il a été déjà précisé qu'Irena et Josef se sont connus avant d'avoir émigré. À ce moment, elle ne voulait pas partir, elle y était forcée par les circonstances, son mari étant poursuivi par les communistes. Le devoir de partir au moment où elle venait de rencontrer quelqu'un qui lui plaisait a laissé en elle une trace profonde : c'était comme une promesse d'une autre vie, laissée en suspens. Quand elle le rencontre par hasard, à l'aéroport, revenant à Prague, tous les souvenirs affluent vers elle, suscitant un vif désir d'un nouveau début. Pourtant, Josef n'a gardé d'elle aucun souvenir. Il était juste flatté par le fait qu'une jeune femme s'intéresse à lui. Après leur retour, ces deux migrants, tiraillés entre deux pays, deux vies et deux langues, se donnent rendez-vous à l'hôtel. Ils font l'amour et parlent de leurs retrouvailles spontanées ; soudain, Irena commence à dire, en tchèque, les « énormités verbales » (K,206), de plus en plus obscènes :

Cela a été inattendu ! Cela a été envivant ! Pour la première fois depuis vingt ans, il entend ces gros mots tchèques et, d'emblée, il est excité comme jamais il ne l'a été depuis qu'il a quitté ce pays, car tous ces mots, sales, obscènes, n'ont de pouvoir sur lui que dans sa langue natale [...], puisque c'est par cette langue, par ses racines profondes, que monte vers lui l'excitation de génération en génération. Jusqu'à ce moment, ils ne se sont même pas embrassés. Et maintenant, superbement excités... Leur entente est totale, car elle aussi est excitée par les mots qu'elle n'a ni prononcés ni entendus depuis tant d'années. Une entente totale dans une explosion d'obscénités ! Ah, sa vie [...] et ce qui est irréalisable, elle l'imagine avec lui à voix haute (K, 205-206).

15 CERTEAU DE Michel, *op. cit.*, p. 236.

16 ROSOLATO Guy, *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978, p. 31.

Puisque obscènes, ces mots font ressortir « les rythmes archaïques et les bases pulsionnelles de [leur] idiome natal »¹⁷ qui font vibrer leurs sens et corps. Certes, Irena et Josef n'auraient pas pu faire cela dans une langue autre que natale qui rend possible telle transgression. Jankélévitch l'explique ainsi : « La langue maternelle n'est pas la langue de tous les jours. C'est une langue d'amour et de jouissance. Elle est la mère de la parole. C'est une langue secrète [...] »¹⁸. En prononçant l'imprononçable, ils touchent non seulement au secret du corps, mais aussi à l'intimité, voire au secret de la langue natale. Après leurs ébats passionnels, quand il quitte la chambre d'hôtel, devenue leur espace d'audition, la magie n'opère plus et la langue natale n'est plus qu'un bruit monotone : « Dans le hall, de partout, il entendait parler tchèque et c'était de nouveau, monotone et désagréablement blasée, une langue inconnue » (K,223).

Étant ballottés entre deux rives symboliques, ne pouvant accoster nulle part, ils sont donc condamnés à un éternel va-et-vient spatial et linguistique ; car, le propre des migrants kunderiens est de ne pas être ancré nulle part, mais d'évoluer —en mode oscillatoire— dans l'*espace de l'entre* : entre deux pays et surtout entre deux langues. Mais ce qui est intéressant, c'est que l'axe de conflit ne se situe pas entre langue d'origine et langue cible, mais entre deux perceptions de la langue d'origine : celle d'avant le départ et celle d'après. Le moment axial du départ, cette petite apocalypse de leur existence, en les éloignant de leur vivier originel modifie à tout jamais l'appréhension, aussi bien de leur pays que de leur langue, superposant à leur perception un filtre d'étrangeté ; or, paraphrasant une célèbre phrase de Derrida, ils « ont cette langue, mais comme si elle n'était pas la leur »¹⁹.

Kundera démontre que dans l'Europe moderne en mouvement, l'attachement à une langue (culture) reste à revoir, car elle bloque notre l'ouverture sur l'autre. Dans son roman, en maniant habilement le concept

17 KRISTEVA Julia, *op. cit.*, p. 62.

18 JANKELEVICH Hector, « La langue maternelle », *Esquisses psychanalytiques*, n° 21, 1994, p. 143.

19 DERRIDA Jacques, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p. 13.

d'étrangeté du proche, il prouve à quel point le Proche devient l'Autre et à l'inverse. Mais, quelles en sont les retombées identitaires ? R. Lévesque appréhende ce problème de manière ethnocentriste : « Kundera écrit en français, ce qu'il fait depuis 1981[...], est-il encore un écrivain tchèque ? Non. Est-il devenu un écrivain français ? Non plus. Il est simplement Kundera, qui écrit en français là où il habite, où il mange, où il rêve »²⁰. Or, il se peut que la solution de ce problème identitaire, en contexte migratoire, ne soit pas dans l'assignation à l'appartenance, mais dans l'ouverture à l'idée de l'éco-langue²¹, donc de la langue-maison, sachant que : « [...] dans la pensée l'être vient au langage. Le langage est la maison de l'être. Dans son abri, habite l'homme »²².

20 LEVESQUE Robert, « Milan Kundera : Malheureux qui comme Ulysse », *Revue Les Libraires* [en ligne], 1.08.2003, <http://revue.leslibraires.ca>

21 *Oikos* (gr.) signifie étymologiquement « maison ».

22 HEIDEGGER Martin, *Lettre sur l'humanisme* (*Ueber den Humanismus*, 1946, traduit par R. Munier), Paris, Aubier Montaigne, 1964, p. 27.